

la
CONSTRUCTION
CULTURELLE

des

SENS

par

Stéphane Groleau

Travail réalisé dans le cadre du cours

Sémiotique de la culture

Département d'anthropologie

Université Laval

Remis à

Mme Sylvie Poirier

Vendredi, 15 décembre 2000

Table des matières

| | |
|---|----|
| <i>Introduction</i> | 3 |
| <i>L'importance relative des cinq sens</i> | 3 |
| <i>Combien de sens avons-nous?</i> | 8 |
| <i>Les sens, uniquement matériel?</i> | 9 |
| <i>Conséquences sur la pratique anthropologique</i> | 14 |
| <i>Conclusion</i> | 16 |
| <i>Bibliographie</i> | 19 |

En dégustant mon petit déjeuner, je regarde la neige tomber, signe que l'hiver approche. Au moment où l'animateur de la radio annonçait les prévisions météo, je sens une odeur de fumée. Mes rôties! Accourant pour les retirer du grille-pain, voilà que je me brûle.

Introduction

Tous les jours, inconsciemment ou non, nous utilisons notre vue, notre ouïe, notre odorat, notre goût et notre toucher afin d'entrer en contact avec notre environnement et ainsi vaquer à nos occupations. À chaque instant, nous interprétons ces informations et réagissons en conséquence. Depuis que nous sommes tout jeune, on nous donne des bonbons parce que ça goûte bon; on nous présente des photos de voyages; on nous dit de ne pas toucher un porc-épic; on nous dit de nous laver pour ne pas puer; on nous répète "ceci est caca" et "cela est beau". Dans les manuels scolaires, on explique aux jeunes la fonction de chacun des cinq sens. On parle de leur fonction et des organes s'y rattachant. L'idée que l'humain a cinq sens va de soit, c'est un fait universel. Après tout, comment pourrait-il en être autrement? Et bien justement, la façon dont nous percevons notre environnement est en grande partie le produit de notre culture. Notre contact avec l'environnement semble si direct et réel, que l'on ne réalise pas qu'avoir cinq sens constitue simplement une croyance et n'est aucunement un fait scientifique. D'ailleurs, comme je le présenterai, il commence même à y avoir un décalage en l'idée communément admise et ce que la science découvre.

Au fil des pages suivantes, je m'appliquerai à démontrer à quel point notre vision des sens n'est qu'une parmi d'autre. Par divers exemples ethnographiques contemporains et historiques, je traiterai de l'importance relative que l'on attribue à nos sens, de la construction culturelle du nombre de sens, de la partie du réel percevable par les sens, et terminerai par les conséquences de tout cela sur la pratique anthropologique.

L'importance relative des cinq sens

En Occident, le sens qui est de loin le plus valorisé est sans contredit la vue. En effet, tout s'organise en fonction de l'apparence visuelle. De nombreux chercheurs se sont penchés sur cette

question (Classen, 1993:6). Déjà dans les années 1920, George Simmel comparait la vie villageoise où chacun parle avec les gens qu'il rencontre, alors qu'en ville, où tous sont des étrangers, chacun ne jette qu'un coup d'œil à l'autre. Michel Foucault parle quant à lui d'un moyen de contrôle public où dans les prisons et les écoles on garde les gens en constante surveillance. Mais par-dessus tout, l'importance du visuel se constate dans la société de consommation par la télévision, les magazines, les panneaux publicitaires, les logos de compagnies et les vitrines de magasins. Selon Classen (1993:5), nous consommons les produits et les valeurs socio-économiques de notre société avant tout par les yeux. On le constate dans l'apparence accordée à l'image que l'on projette, à la mode, à l'aménagement paysager, etc.

Même au niveau de la manière dont on parle, on constate l'omniprésence de références à la vision. Dans leur ouvrage sur les métaphores de la vie quotidienne, Lakoff et Johnson (1985:57) présentent la métaphore "Comprendre, c'est voir" où de nombreux exemples tirés du langage courant illustrent bien mon propos :

Je vois ce que vous voulez dire. De mon point de vue, il apparaît que... Quelle est votre perspective sur le sujet? Je le regarde différemment. Ceci donne une image complète du problème. Laisse-moi te montrer quelque chose. C'est un bon aperçu du problème. C'est une remarque brillante. Le raisonnement est clair. C'était une discussion obscure. Pourrais-tu élucider la question? C'est une argumentation transparente.

On peut également en trouver d'autres telles que : "Avoir un regard critique", "C'est ma vision du monde" ou encore "À première vue, je dirais...". Ces métaphores ne sont pas que de simples manières de parler, ce sont des manières de penser. J'ajouterais même que la vérité passe par la vision, ce qui est évident dans notre expression: "Faut le voir pour le croire". La vue, c'est d'ailleurs évidemment le sens de la science. Toute la démarche scientifique repose sur l'utilisation d'outils divers permettant de voir ce qui se passe : microscopes, sismographes, électroencéphalogramme, télescope, écran pour ceci, imprimante pour cela, etc.

Pourtant, une telle importance accordée au visuel n'est pas universelle. Pour les Ongee des Îles Adaman dans le Pacifique Sud, les odeurs sont la force vitale de l'univers et la base de l'identité personnelle et sociale. Par conséquent, lorsqu'ils réfèrent à eux-mêmes, ils pointent leur nez, l'organe olfactif. Pour eux, tout être vivant est composé d'odeurs, la plus grande concentration

étant au niveau des os. Ils conçoivent les os comme le lieu de résidence d'un esprit interne. Pendant le sommeil, cet esprit récolte toutes les odeurs qu'une personne a dispersées pendant la journée. Pour les Ongee, la maladie est donc un déséquilibre au niveau de la quantité d'odeurs dans le corps. Ainsi, lorsqu'ils rencontrent un ami, ils le salueront d'abord en lui demandant "Comment va ton nez?" (Classen, 1993:126).

Historique Occidental

L'odorat comme sens premier peut paraître étrange pour l'Occidental où les odeurs sont considérées comme difficilement descriptibles et impossible à mesurer. De plus, comment penser que, par exemple, les animaux puissent être classés selon leur odeur, plutôt que selon leur forme comme dans la taxonomie scientifique. Pourtant, nous-mêmes sommes issus d'une culture où le sens de l'odorat prédominait. En effet, ce n'est que depuis le 17^e siècle que la vue prend une telle ampleur. Autrefois, spécialement chez les Grecs, l'odorat était associé à l'essence et à la vérité spirituelle, alors que les perceptions visuelles étaient souvent jugées superficielles et ne révélant que les aspects extérieurs (Classen, 1993:7). De plus, les odeurs étaient vues comme jouant un rôle important dans la santé, à la fois causant et guérissant les maladies. L'odeur de la rose n'était donc pas prise juste pour sa valeur esthétique, mais pour ses associations symboliques et ses pouvoirs curateurs (Classen, 1993:7). L'utilisation d'eau parfumée et de crèmes et huiles odorantes pour différentes parties du corps étaient également très prisées.

Avec la venue des Lumières, l'importance de l'odorat diminua, spécifiquement avec le développement de la démarche scientifique où la vision gagnait tous les honneurs. Les fleuristes commencèrent donc à cultiver les roses pour leur beauté visuelles, plutôt que leur fragrance. Ainsi, les plantes soumises au regard scientifique de l'horticulteur étaient disséquées, classées et détournées de leur association traditionnelle, dont plusieurs avaient affaires avec les odeurs. (Classen, 1993:29) On constate effectivement que les taxonomies scientifiques reposent sur l'apparence, et non sur les sons, les odeurs, les saveurs, les vibrations....

Évidemment, ce changement ne s'est pas fait en un jour,

Already in the sixteenth century, René Descartes had made it clear that the sense of science was to be sight and this position was strengthened in the following centuries. Smells, so hard to measure, name or recreate, were undoubtedly among the least accessible sensory stimuli to the methods of science. (Classen, 1994: 88)

Descartes et Locke, deux rationalistes et empiristes, influencèrent énormément la place qu'occupe la vue dans la société actuelle. Il fournirent la majorité des modèles occidentaux de l'Univers, que ce soit des cartes, des graphiques et des diagrammes (Classen, 1993:6). Toutefois, toutes ces constructions visuelles demeurent des symboles, sans plus. Elles ne sont que des représentations de ce que les scientifiques perçoivent, et ne peuvent remplacer ou prendre lieu de la réalité. Korzybski disait justement que "La carte n'est pas le territoire" et que "Le menu n'est pas le repas". Ainsi, les symboles tiennent lieu de quelque chose, mais ne sont pas la chose. Il faut donc toujours faire attention à ne pas considérer les modèles scientifiques comme des vérités en soi.

Une autre influence qui contribua à la dévalorisation de l'odorat au profit de la vue provient des Protestants Radicaux. Ceux-ci considéraient les odeurs comme frivoles et trompeuses, à l'image de la brume qui embrouille la vue du Soleil (Phillip Stubbes cité dans Classen, 1993:28). À noter aussi que certains auteurs font remonter l'importance de la vue aux débuts de l'écriture. En effet, pour McLuhan (Cité dans Classen, 1993:5), c'est l'invention de l'alphabet qui aurait marqué le début de la transformation de la société où l'ouïe domine vers une autre société où la vue domine. De tradition orale, nous passons à une tradition écrite. Ce changement de l'importance relative des sens aurait conduit, au niveau cognitif, à un mode de pensée fragmentée, linéaire et analytique, alors qu'au niveau social, cela aurait conduit à la dépersonnalisation, à l'individualisme et à la division du travail. À remarquer toutefois que l'écriture était d'abord réservée aux lettrés, donc il faut relativiser l'influence de l'écriture sur l'ensemble de la société.

Quoi qu'il en soit, le fait d'accorder une telle importance au symbolisme visuel nous empêche de prendre conscience du symbolisme des autres sens. "It is not only smells as such which are diminished in modern Western culture, but also olfactory symbolism". Plus encore, "it is not only the sense of smell that has lost ground against sight, of course, but all of the non-visual senses." Par exemple, il suffit de penser à l'ouïe depuis l'invention de l'écriture. (Classen, 1993:15) En Occident, nous n'avons pratiquement aucun terme pour désigner spécifiquement les odeurs, sinon des termes comme "brûlé", "mauvais", "sucré". Ou bien, la majorité proviennent de références à d'autres sens tel le goût ("épicé") ou à des objets visuels de notre classification : "Ça sent la

mouffette". Certains disent que cette pauvreté de termes olfactifs est due à l'inimportance de l'odorat en Occident (Classen, 1994:109). Plus encore, nous restons ainsi fermés aux alternatives que les sociétés non-occidentales proposent (Classen, 1993:7). Pour montrer le contraste avec l'Occident, voici un tableau présentant les quatorze catégories distinctes d'odeurs que possèdent les Kapsiki du Cameroun (Classen, 1994:111) :

| Terme | Signification |
|--------------------|---------------------------------------|
| <i>Mèdèke</i> | Odeur de différents animaux |
| <i>Vèrevèrè</i> | Odeur de civet (sorte de ragoût) |
| <i>Rhwazhake</i> | Odeur d'urine |
| <i>'Urduk'duk</i> | Odeur de lait |
| <i>Shireshire</i> | Odeur de d'excrément animal |
| <i>Ndrimin'ye</i> | Odeur de nourriture avariée |
| <i>Ndaleke</i> | Odeur de viande pourrie ou de cadavre |
| <i>Duf'duf</i> | Odeur de bière de millet blanc |
| <i>Hes'hese</i> | Odeur de nourriture rôtie |
| <i>Zede</i> | Odeur de viande comestible |
| <i>Kalawuvè</i> | Odeur d'excrément humain |
| <i>Kamerhweme</i> | Odeur de vieux grain |
| <i>Rhweredlake</i> | Odeur de viande fraîche |
| <i>Dzafe</i> | Odeur éphémère de toute sorte |

Comme nous l'avons vu, l'importance relative de sens s'est modifiée au cours de l'histoire. Par conséquent, le niveau de développement des sens n'est pas coulé dans le béton. Ainsi, si elle le désire, une personne peut s'entraîner afin de mettre en valeur une autre perception sensorielle. À cet effet, plusieurs personnes au sein de notre société se sont spécialisées dans certains organes, que l'on pense aux cuisiniers, musiciens, parfumeurs, masseurs, etc. Aussi, les aveugles démontrent très bien la capacité qu'a l'humain à s'adapter à palier au manque d'un organe. Pour ce faire, la personne développe une plus grande sensibilité de ses autres organes. Il est intéressant aussi de savoir que même si l'odorat peut sembler de faible importance, des gens qui perdent leur faculté olfactive par suite d'accident s'en trouvent extrêmement peinée. En effet, nous sommes très inconscients de la place des signes olfactifs. L'odeur d'un gâteau qui cuit, l'air parfumé de la campagne au printemps, la senteur des cheveux de sa dulcinée...

Jusqu'à maintenant, je m'en suis tenu à traiter les sens selon la conception occidentale des perceptions sensorielles, ceux étant considérés être au nombre de cinq. Les études ethnologiques révèlent toutefois que cette idée est tout autant une construction culturelle que l'importance accordée à chacun des sens (Classen, 1993:7).

Combien de sens avons-nous?

En fait, que sont les sens? Dans certaines sociétés, les sens émettent et reçoivent de l'information, semblable à des médias d'information, dans d'autres, ce ne sont que des récepteurs passifs d'information, comme en Occident. Par conséquent, cela explique que le nombre de sens puisse varier d'une société à l'autre, selon l'entendement. Par exemple, chez les Hausa du Nigeria, seulement deux termes permettent d'exprimer les sens : d'un côté, il y a un terme pour la vue; de l'autre, un terme pour tout le reste. Chez les Javanais, cinq sens sont définis, mais ce sont la vue, l'ouïe, la parole, l'odorat et les sentiments (Howes, 1991:258).

Surprenant? Pas tant que ça. Encore une fois, l'histoire Occidentale révèle que le nombre cinq utilisé pour définir les sens est tout à fait arbitraire. En effet, pendant de nombreuses années, les philosophes se sont questionnés et ont débattu afin de savoir combien de sens nous avons. Par exemple, Platon ne distinguait pas clairement les sens et les "feelings", mettant à l'occasion ensemble les sensations de chaud et de froid, la vue, l'ouïe, la peur, le plaisir, le toucher et l'inconfort (Classen, 1993:2). Pour d'autres, la voix, les sentiments ou les organes génitaux sont inclus. Pour mettre fin aux arguments des philosophes, Aristote déclara que la relation intrinsèque entre les sens et les éléments - terre, air, feu, eau, et la quintessence - impliquant qu'il n'y ait pas plus que cinq sens (Classen, 1993:2). Autrement dit, cette compréhension encore généralisée actuellement n'a rien de très scientifique, même si elle est considérée comme telle. D'ailleurs, des recherches récentes menées sur le corps humain révèlent la présence de plusieurs nouvelles perceptions. Par exemple,

[...] la notion traditionnelle qu'il y a cinq sens a été fractionnée par les scientifiques des sens. Le touché a été divisé en une multitude de sens spécialisés incluant la kinesthésie - le sens du mouvement - la perception de la température et la perception de la douleur. Les bébés ont été découverts comme pouvant s'orienter par sonar, comme le font les chauves-souris, émettant des sons qui rebondissent sur les objets puis reviennent à eux. On a également trouvé des évidences d'un sens magnétique rudimentaire chez les humains, semblable à celui qui aide les pigeons à s'orienter en regard au champ magnétique terrestre. En même temps, les études scientifiques ont découvert une relation entre les sens et les émotions : la couleur rouge est stimulante, alors que le rose a un effet calmant, l'odeur de menthe aide à se concentrer, etc. (Traduction libre, Classen, 1993:4-5)

Par conséquent, combien d'autres sens ou perceptions restent encore inconnus? Ou non reconnues... De plus, les débats sur les mécanismes sensoriels furent relégués au placard, à savoir si les sens ne servent qu'à transporter des informations à propos du monde physique jusqu'à l'esprit. Malgré tout, autant pour Descartes que pour Locke, les sens ne possèdent que des fonctions matérielles, plutôt que spirituelles ou culturelles. Cette compréhension "scientifique" des perceptions sensorielles est restée avec nous jusqu'à présent. Arrêtons-nous sur ceci un instant : la science définit les sens comme étant des moyens de percevoir le monde matériel; mais en même temps, la science définit le monde matériel comme étant ce qui est perçu par les sens! On tourne en rond.

Les sens, uniquement matériel?

Jusqu'à maintenant, j'ai présenté les sens selon la conception générale. Les sens percevant l'environnement s'inscrivent dans un contexte culturel où la science impose son dogme matérialiste. Toutefois, voir le monde comme uniquement physique, et où la conscience humaine n'est que le fruit du cerveau est une conception récente et plutôt marginale à l'échelle de la planète. Si on se limite aux cinq sens physiques, et que l'on croit que rien d'autre n'existe, effectivement, on ne découvrira rien d'autre! Par exemple, jusqu'à tout récemment, l'Allemagne affirmait n'avoir eu vent d'aucun cas d'encéphalopathie spongiforme bovine (maladies de la "vache folle"). C'est normal, aucun test n'était réalisé. Ainsi, comment découvrir ce que l'on ne cherche pas? Plus encore, dans le cas de l'Occident, comment expérimenter ce que l'on refuse d'accepter? La présente section visera donc à élargir les horizons de la pensée matérialiste.

D'abord, la réalité perçue par les sens est partielle, nous le savons, car les chauve-souris perçoivent les ultrasons ou les éléphants perçoivent les infrason. Nous savons que les sens physiques humains ne perçoivent qu'un fragment du spectre électromagnétique de la lumière. On a recourt à des instruments pour élargir un peu cette perception visuelle, ou plutôt traduire en perceptions visuelles. Ensuite, nous avons vu que le fait d'accorder de l'importance à un sens dénigre un autre, le rend moins attentif. La culture influence les sens. D'ailleurs, Classen (1993:5) est surprise de constater le peu de scientifiques sociaux intéressés aux sens, comme s'ils étaient du domaine du matériel, alors qu'il est maintenant reconnu qu'ils sont conditionnés par le social. Ainsi, dans une culture qui dévalorise l'odorat au profit de la vue, les gens seront moins attentifs

aux odeurs, mais porteront leur attention sur ce qu'ils voient. En fait, il semble presque y avoir une sorte d'atrophie des sens non mis à profit, semblable à n'importe quel muscle non entraîné. Les sens se conformisent à la société, ou plutôt, au contexte culturel. On comprendra donc immédiatement l'influence de l'éducation sur l'enfant, quelle que soit la société.

Sachant que la culture (idéologie, croyance, conception du monde, langue...) influence le développement des perceptions sensorielles de l'individu, il faut dès lors se questionner sur le contenu même de cette culture. En Occident, l'idéologie dominante soutient que le monde est entièrement et uniquement matériel, donc pouvant être observé à l'aide d'appareils et d'outils physiques et technologiques. Jamais il ne viendrait donc à l'esprit des gens de tenter de percevoir davantage que le matériel. Cette attitude n'est toutefois pas universelle, et surtout, elle découle elle-même d'un apprentissage.

Il devient alors très intéressant de s'attarder aux enfants. En effet, ceux-ci sembleraient parfois percevoir bien plus que les adultes. Pensons aux récentes découvertes scientifiques sur les bébés ayant la faculté de s'orienter par sonar. Mais surtout, les enfants semblent posséder une telle sensibilité aux rêves, à s'en souvenir et à pouvoir les raconter. Malheureusement, dans notre société, le rêve n'a aucune valeur en soi. Il n'est que le produit du cerveau qui retravaille ses mémoires. Pourtant, le rêve fait partie intégrante d'une multitude de sociétés, particulièrement chez les Aborigènes australiens¹. Aussi, il arrive souvent que des enfants semblent parler tout seul ou s'amuser avec un "ami imaginaire". Ne pourrait-il pas s'agir ici d'un véritable ami, et pas juste d'une construction mentale?

Faisons une analogie avec des parents qui parlent du Père Noël. Il est clair que l'enfant y croira, car il fait confiance à ce que ses parents lui disent. De plus, il accepte ce qu'on lui raconte, car lui-même perçoit différentes choses. Malheureusement, d'un côté, les parents inventent une histoire, alors que de l'autre, l'enfant vit une véritable expérience, mais est incompris par le parent. Cette incompréhension s'en trouve illustrée dans l'anecdote de l'anthropologue Mary Steedly qui a étudié les Karobatak de Sumatra (Good, 1998:50-51). Celle-ci raconte qu'au début de son terrain

¹ Puisque que plusieurs rêves sont prémonitoires, ils révèlent donc des événements matériels. Devrait-on parler d'un sens oniriques?

ethnographique , les gens lui posaient toujours la question : "Croyez-vous aux esprits?". Pour elle, cette question était embarrassante et elle ne savait pas quoi répondre, puisqu'elle ne croyait pas aux esprits, mais respectait cette croyance et désirait savoir ce que celle-ci représentait dans le village étudié. Avec le temps, elle s'est aperçue qu'en réalité, les gens lui demandaient : "Faites-vous confiance aux esprits?", "Croyez-vous en ce qu'ils disent?" En effet, pour eux, toute personne sensée croît en leur existence; s'enquérir de cela n'aurait pas de sens. La vraie question portait donc sur le lien qu'on établit avec eux.

Cet exemple est extrêmement révélateur. D'une part, on y constate l'approche typiquement occidentale adoptée par l'anthropologue : l'approche matérialiste. Elle ne croit pas aux esprits, alors il est clair qu'elle ne les perçoit pas! D'autre part, elle considère le discours et les croyances des Karobatak comme de simples représentations, des constructions mentales à l'image de celle du Père Noël. Effectivement, elle arrivera à étudier les représentations des esprits, à savoir leur signification, mais c'est l'anthropologue qui construit tout. Les gens, eux, vivent le contact avec les esprits. L'anthropologue ne comprend pas la société, la croyance aux esprits étant pour elle une incohérence et les esprits ne cadrant pas dans sa conception du monde, elle se trouve donc obligée de faire sens de tout cela. Malheureusement, elle se base sur sa propre culture, tout est donc complètement biaisé. Ce type de biais rejoint exactement ceux des premiers anthropologues qui voyaient du sexisme partout.

De la même façon, l'enfant a beau avoir une véritable perception des esprits et en parler à son entourage, les adultes ne voient rien. Pour eux, l'enfant s'amuse à inventer des personnages au même titre que les adultes le font avec le Père Noël. Mais tôt ou tard, l'enfant réalise que le Père Noël n'est qu'une supercherie. Il réalise également un jour qu'il fut toujours incompris. Et la norme sociale se charge de faire en sorte que l'enfant perde cette perception. Ce mécanisme est exactement le même dans le cas des enfants sauvages.

Enfants sauvages

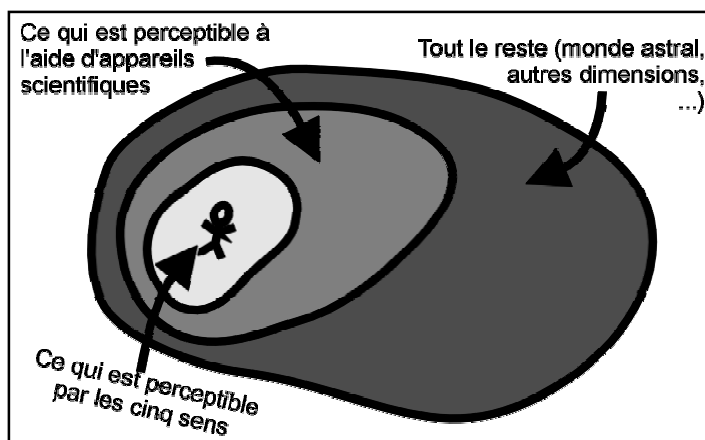
Dans son livre *Worlds of Sense*, Classen (1993:8) présente le cas de trois enfants ayant été élevés en réclusion ou par des loups. Il s'avéra que chacun d'eux avait développé un sens très aiguë de l'ouïe, une bonne vision nocturne et des habiletés olfactives extraordinaires. L'intérêt ici de ces enfants est qu'une fois introduits dans leur société d'accueil, les trois virent leurs sens se

reconditionner en accord avec les normes sensorielles de leur nouvelle culture. L'auteur ajoute que "The care taken in conditioning the children's senses to conform to the cultural norm illustrates the degree to which society directs what and how we perceive." Cette affirmation s'applique donc tout aussi bien aux cinq sens qu'à de possibles perceptions, comme les perceptions extrasensorielles ou le sixième sens.

L'Orient Ancien

Le peuple qui semble avoir le plus travaillé dans ce sens semble la région de l'Inde et de la Chine. Déjà 3000 ans passés, les moines mettaient par écrit leurs connaissances des pouvoirs humains. Ces textes sacrés, rédigés en sanskrit, révèlent que les Anciens avaient une vision du monde bien plus englobante que celle scientifique et qui dépassent de beaucoup le réductionnisme cartésien occidental. Ainsi, en plus des sens "normaux", on retrouve deux grandes catégories de pouvoirs: les uns conduisent à des connaissances inaccessibles au vulgaire; les autres consistent en réalisations matérielles communément impossibles. Les pouvoirs de perceptions extrasensorielles figurent parmi les connaissances, que l'on peut répartir en deux groupes, celui des connaissances relatives à ce qui est subtil, caché ou éloigné, c'est-à-dire "hors de la portée des sens", et celui des connaissances relatives à des objets ou des événements se situant dans le passé ou dans le futur. Parmi tous ces pouvoirs, on retrouve l'entrée dans le corps d'autrui, la connaissance de l'esprit d'autrui, le pouvoir de transformer la matière, une vision, une ouïe et une mémoire supra-normal et même l'invisibilité. (Mazars, 1998:205) Bien entendu, il est clairement établi que le développement de telles facultés demandent un immense travail de méditation, de concentration et d'humilité.

Dans une telle optique, il appert que les différentes cultures intégrant des notions de communication avec les esprits, de guérisons ritualisées ou de voyages dans le monde de rêves traitent des mêmes éléments, mais simplement en des mots et des pratiques visuellement différentes. Le plus captivant, c'est qu'avec une telle



approche, on rejoint autant les pratiques shamaniques ou magiques que les conceptions matérialistes du monde. Dans ce dernier cas, tout portant uniquement sur les perceptions matérielles.

Évidemment, l'anthropologue Guy Mazars ne partage aucunement cette perspective et aborde plutôt la question des perceptions extra-sensorielles dans les textes sanskrits de manière troublante. Pour lui,

Face à cette croyance [en les perceptions extra-sensorielles], les penseurs de l'Inde ancienne ont adopté une position qui peut surprendre, puisqu'ils ont considéré avec le plus grand sérieux la possibilité de phénomènes jugés irrationnels par la science moderne, comme la perception extra-sensorielle. (1998:203, soulignements volontaires)

Ici, la référence, c'est la science moderne (deux termes qui feraient sourire Bruno Latour). Ce qui n'entre pas dans les critères de scientificité est jugé irrationnel et classé comme étant une croyance, donc nécessairement faux. Le plus stupéfiant, c'est que Mazars débute son article par : "L'homme a toujours cru à l'existence de pouvoirs dépassant les facultés humaines normales. Il s'agit d'une croyance universellement attestée [...]" (1998:203) Autrement dit, si l'on se fit à l'auteur, depuis toujours, les hommes étaient dans l'erreur, mais grâce aujourd'hui à la science, le temps est révolu pour tous ceux qui y adhèrent. Évidemment, on voit à quel point Mazars s'est embourbé dans ses préjugés et croyances occidentales, soient celles que l'humain a seulement cinq sens (facultés humaines normales), que le monde est uniquement matériel et que la science détient la vérité.

Tout compte fait, il semble bien que ce soit la pensée scientifique qui fasse bande à part, puisque toutes les sociétés parlent d'esprit, de rêve ou d'ancêtre. Ici-même, il suffit de regarder la quantité de livres traitant de spiritualité ou d'occultisme, la montée des médecines alternatives et l'intérêt pour les sectes. En fait, dès qu'on sort du contexte universitaire (et là encore...), on se rend compte de l'ampleur du phénomène. Il suffit d'être ouvert et d'en parler aux autres.

C'est drôle, car en allant dans des sociétés non-occidentales, ça semble aller de soit que les gens croient aux esprits, parler d'entités invisibles, comme si ce n'était pas le cas ici! Pourtant, de telles conceptions du monde sont tout autant répandues, mais elles sont discréditées, ridiculisées et

niées. Le sujet est tabou en Occident. L'idéologie scientiste refuse se s'ouvrir à cette réalité. En fait, il y a certains scientifiques qui se sont penché sur la question, tel les parapsychologues, mais restent encore dans l'ombre.

Revenons finalement au enfants. Nous savons que c'est au cours de leur développement qu'ils apprennent à mentir, à catégoriser le monde, à juger les autres et à reconnaître la différence (ex. le racisme). De plus, la pression sociale se charge d'uniformiser le plus possible l'importance des sens et de perceptions sensorielles. Malgré tout, pendant les premières années de leur vie, tout porte à croire qu'ils puissent percevoir des choses que les adultes ne perçoivent pas, ou refusent de percevoir. L'adulte ayant toutefois autorité, il discrédite et dénigre ces perceptions extraordinaires que l'enfant peut avoir, lequel les refoule. Si toutefois à l'âge adulte une personne prétend percevoir des esprits, communiquer avec des êtres invisibles (aux yeux d'un profane) ou entendre des voix, on l'étiquette et l'envoie dans un institut psychiatrique. Pourtant, de toute région et de toute époque, les sociétés ont intégré des références à des "quelque chose d'autres". Que ce soit en parlant des esprits, des ancêtres, de dieu, du monde des rêves, de la vie après la mort, de la clairvoyance, du double, alouette. Pour certains, le contact se fait par la transe, d'autres par les substances psychotropes, la méditation, le sommeil, la mort, la vision, l'intuition etc. Dans plusieurs sociétés, ces gens que nous considérons fou, schizophrène ou médium seraient à l'avant scène et seraient souvent très respectés. Même dans notre société qui se veut objective, rationnelle et scientifique, l'incroyable foisonnement de livres abordant des sujets "ésotériques", ainsi que l'intérêt pour les mouvements spirituels ou sectaires, soulèvent des interrogations. En fait, le phénomène est aussi présent qu'ailleurs, en autant qu'on soit ouvert et le moins attentif. En effet, Stoller mentionne que "Merleau-Ponty believed that we lose much of the substance of life-in-the-world by thinking operationally, by defining rather than experiencing the reality of things." (1989:37) Cela semble particulièrement vrai dans le cas des expériences spirituelles ou extrasensorielles, et comme par hasard, les intellectuels et scientifiques nient tout...

Conséquences sur la pratique anthropologique

Dès lors qu'on réalise l'ampleur de l'influence culturelle sur les perceptions sensorielles, on ne peut que se questionner sur la validité des ethnographies réalisées chez les sociétés non-

occidentales. Les implications sur les pratiques méthodologiques de terrain s'en trouvent totalement remises en question.

Observer « l'Autre » devient vraiment insuffisant. La vue n'est qu'une perception parmi d'autres. Elle ne peut rien percevoir des odeurs, des saveurs, des sons ou des sensations. Sans compter tout le domaine de l'invisible présent dans toute société, même occidentale, et qui est justement invisible au profane. De plus, baser une ethnographie sur les observations visuelles, c'est perpétuer le modèle typiquement valorisé en Occident où la vue domine. Pas surprenant que les Occidentaux soit si traumatisés chez des peuples tels que les aborigènes. On évalue la qualité de vie à l'aspect matériel des lieux (belle maison, terrain "propre" et bien aménagé, etc.), alors que cet aspect n'a souvent aucune importance.

Questionner « l'Autre » devient insuffisant. Le discours ne peut révéler toutes les subtilités de l'expérience. Les mots sont eux-mêmes des constructions culturelles et sont interprétés différemment par chaque personne. Lorsque Geertz (Cité dans Stoller, 1996:179) parle de la culture comme d'un ensemble de textes que l'anthropologue *lit* par-dessus l'épaule des gens qu'il étudie, on comprend vite que tout ne se ramène encore qu'à la vue. Dans le cas de la communication avec les esprits, de la transe ou de la méditation, si l'anthropologue ne vit pas la même expérience que les gens, comment pourra-t-il en comprendre la signification? En tentant de faire sens de ce qui lui a été dit, il risque fort de se gourer dans des extrapolations entièrement fabriquées.

The problem of anthropological representation meets its greatest test, however, in studies of shamanism, magic and sorcery. In these kinds of studies, social theories - the seeping sap of the turgid discourse - may be of little aid in our assessment of brute data in which the "irrationalities" of, say a magical vision play a major role. Anthropologists engaged in the study of shamanism, for example, may observe or experience something so extraordinary that they can find no reasonable explanation for it. (Stoller, 1989:39)

L'anthropologue Paul Stoller est clair là-dessus. Pour qu'une ethnographie soit valable, l'ethnographe doit (1996:181) :

1. Visiter le terrain à plusieurs reprises et sur une longue période.
2. Suivant le modèle de l'ethnomusicologie, accorder ses sens aux fréquences non visibles, spécialement dans les sociétés ayant des préférences pour les sens non-visuels.
3. Réintégrer les sens non-visuel à l'intérieur de leurs représentations ethnographiques.

Bref, il faut vivre comme « l'Autre » : regarder, sentir, écouter, toucher et goûter les mêmes choses que lui. Les séjours de longue durée deviennent également obligatoires. Il faudrait rester assez longtemps pour que les sens deviennent conformes à la norme. Sinon, la description ne sera que partielle, et risque fort de ne pas être représentative du tout de leur réalité.

Although anthropologists, like painters, lend their bodies to the world, we tend to allow our senses to penetrate the other's world rather than letting our senses be penetrated by the world of the other. The results of this tendency is that we represent the other's world in a generally turgid discourse which often bears little resemblance to the world we are attempting to describe. (Stoller, 1989:39)

Évidemment, encore faut-il que l'anthropologue soit assez ouvert d'esprit pour appréhender une réalité qui dépasse la conception matérialiste du monde. Heureusement, cela semble plus fréquent qu'on pourrait le penser, et surtout, plus fréquent que les ethnographies ne le laissent transparaître. En effet, Stoller explique qu'une loi du silence plane sur les professions scientifiques :

Those anthropologists who have observed or experienced something which is beyond the edge of rationality tend to discuss it in informal settings - over lunch, dinner, or a drink. Serious anthropological discussion of the extraordinary, in fact, transcends the bar or restaurant only on rare occasions. In formal settings we are supposed to be dispassionate analysts; we are supposed to include in discourse our confrontations with the extraordinary because they are unscientific. (Stoller, 1989:39)

Conclusion

J'ai développé ici la question de la construction culturelle des sens, mais combien d'autres conceptions occidentales mériteraient d'être réévaluées. Pour moi, les études ethnologiques sont extrêmement enrichissantes, car elles permettent de réaliser à quel point les idéologies dominantes de la société occidentale sont arbitraires. En fait, toutes les catégorisations et les schémas conceptuels sont de pures inventions servant à faire sens de notre monde environnant et permettant de limiter l'étendue des possibilités. Toutefois, par le fait même, on se coupe de certains aspects de la réalité. Pensons aux conceptions de l'animé et de l'inanimé, des couleurs, des langues, des conceptions de la vie et de la mort, de la représentation du corps humain, de la

place de l'humain dans l'univers, des origines de la vie et même ce qu'est la vie. Tout cela structure et oriente la pensée.

Prendre conscience que les sens sont une construction culturelle et que certaines sociétés perçoivent bien au-delà de ce qu'il est communément admis en Occident est fantastique. Toutefois, on doit réaliser qu'au sein même de notre culture, ces phénomènes sont tout aussi présents.

Classen (1993:11) explique également qu'explorer l'univers des sens des autres cultures pourraient avoir des implications bénéfiques tant aux niveaux scientifiques que sociaux. Par exemple, "Physician, in turn, could learn from different cultural techniques of healing through the senses such as acupuncture." Il ajoute aussi que

The philosopher of science Milic Capek has suggested that sound-based concepts may provide physicists with a better understanding of the structure of the universe than their present visual model. The atom, for instance, would be more appropriately conceived of as a harmony of elements than as consisting of picturable particles.

Finalement, à la lueur du présent essai, je considère que ce sont toutes les monographies qui devraient être réétudiées afin d'y déceler les biais matérialistes. Ces biais sont très subtiles et contribuent à donner une fausse image des peuples étudiés. En parlant constamment des croyances aux esprits comme de vulgaires constructions intellectuelles, on entretient l'idée de peuples primitifs remplis de superstitions, alors qu'au contraire, ce sont des peuples combien plus ouverts et sensibles à ce qui les entoure! Il est, selon moi, urgent d'inverser l'image de l'Occidental détenant la vérité sur le monde par rapport aux autres qui sont ignorants et naïfs. On peut d'autant plus se questionner lorsqu'on voit l'hégémonie occidentale (biomédecine, multinationales agroalimentaires, monopoles pharmaceutiques, technologisation de tout...) où l'argent passe avant tout. Malheureusement, dans ce contexte, qui aurait intérêt à ce que les gens puissent se guérir sans recours aux médicaments? Qui aurait intérêt à ce que les gens vivent paisiblement dans leur petit village tout en respectant les lois ancestrales, plutôt que de travailler à la chaîne dans une usine de coton? Qui aurait intérêt à ce que les gens communiquent directement avec les esprits plutôt que de passer par l'intermédiaire du prêtre ou du téléphone? Qui aurait intérêt à considérer l'humain comme une partie intégrante de la nature plutôt qu'au-

dessus d'elle? Par conséquent, nous devons tous combattre cette hégémonie matérialiste qui discrédite et force à cacher les expériences en marge du cadre scientifique. Le nombre de personnes percevant davantage que les cinq sens est fantastiques. Ainsi, la loi du silence est inconstitutionnelle!

Bibliographie

- CLASSEN, Constance, David HOWES et Anthony SYNNOTT. *Aroma : The culturel history of smell*. London et New York, Routledge, 1994, 248 p. GT 2847 C614 1994
- CLASSEN, Constance. *Worlds of Sence : Exploring the sens in history and across cultures*. London et New York, Routledge, 1993, 172 p. BF 233 C614 1993 Ex.B
- GOOD, Byron. *Comment faire de l'anthropologie médicale? : Médecine, rationalité et vécu*, Trad. de l'anglais par Sylvette Gleize. Le Plessis-Robinson, France : Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, 1998, 433 p.
- HOWES, David, éd. *The Varieties of Sensory Experience / A sourcebook in the Anthropology of the Senses*. University of Toronto Press, Collection Anthropological horizons, Toronto, Buffalo et London, 1991, 336 p. BF 233 V37 1991
- LAKOFF, George et Mark JOHNSON. *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Paris, Ed. de minuit, 1985, p.55-60.
- MAZARS, Guy. « La perception extra-sensorielle dans l'Inde ancienne d'après les sources sanskrites » dans *Anthropologie du sensoriel: Les sens dans tous les sens*, dir. Colette Méchain, Isabelle Bianquis et David Le Breton, L'harmattant, 1998, p. 203-217. GN 201 A628 1998
- STOLLER, Paul. "Sounds and things : Pulsations of Power in Songhay". Dans *The performance of Healing*, éd. Par Carol Laderman et Marina Roseman, New York et Londre, Routledge, 1996, p. 165-184. GR 880 P438 1996
- STOLLER, Paul. *The taste of ethnographic things : The senses in anthropology*. Philadelphia, University of Pennsylvania press, 1989, 182 p. DT 547.45 S65 S875 1989